

HOMMAGE DE JULES CLARETIE A RODENBACH – *Le Temps*, 28 décembre 1898

[...] Les poètes n'ont pas tous leurs médailles et la mort vient avant la frappe de cet hommage. La disparition brutale de Georges Rodenbach aura été une des dernières émotions de l'année de deuil. Il semblait, il était plein de vie, maigre, alerte, militant, apportant dans l'existence du journaliste une activité qui contrastait avec le besoin de rêve qu'il exprimait avec tant de charme dans ses livres. Ce Parisien de Tournai promettait à la littérature de nouvelles œuvres exquis. Il était de cette très attirante école de Belgique à laquelle nous devons une reconnaissance profonde pour tout ce qu'elle produit à la plus grande gloire de la langue française. Il apportait dans la poésie une note singulièrement personnelle, d'une grâce morbide et d'une mélancolie caressante. Il semblait le veilleur de nuit d'une vieille ville endormie jetant, de temps à autre, quelque appel mystérieux et plaintif. Il aimait les eaux calmes des canaux, les yeux rêveurs, les lèvres silencieuses. Il paraissait chanter comme Memling savait peindre. Il avait fait sa chose, sa conquête d'une cité pittoresque et enveloppante, qui n'était point sa ville natale. Il avait pris possession de Bruges, ou plutôt Bruges l'avait envoûté et possédé.

- Je porte en moi Bruges et son béguinage, disait-il, un soir, au Cercle artistique de Bruxelles. C'est à Bruges, dit-on, qu'il dormira, le maigre et fin causeur qui, avec ses blonds cheveux et sa moustache en croc ressemblait vaguement à quelque Flamand élégant de Van Dyck. Bruges, qu'il avait célébrée dans un livre définitif, il voulut nous en donner tout au moins l'atmosphère dans cette pénétrante pièce du *Voile* que je fis jouer à la Comédie-Française.

- L'idée de la pièce, me disait-il, est née d'un souvenir, d'une sensation d'enfant. J'étais petit, malade et soigné par une religieuse qui penchait sur moi ses coiffes blanches. Je l'adorais. Elle me semblait un ange. Un jour elle m'apparut sans son voile de recluse. J'aperçus ses cheveux. Ce ne fut plus désormais pour moi qu'une femme comme les autres. Je ne voulus plus la voir qu'en rêve

- Le contraire serait plus fréquent, répondis-je. Mais le cas est délicieux.

C'est Alexandre Dumas qui m'avait envoyé, avec une lettre de recommandation dont Georges Rodenbach n'avait pas besoin, le *Voile*, Le manuscrit était même annoté au crayon, et l'auteur a suivi quelques-uns des conseils cursifs que lui donnait le maître dramaturge en lisant sa pièce. On retrouverait le nom et les conseils de Dumas en plus d'une occasion pareille, et ce grand satirique fut un fécond fabricant d'ingrats. Cela n'est pas dit pour le pauvre Rodenbach.

Le *Voile* me rappelle une soirée où le poète exquis eut peut-être une déception comme lorsque la religieuse de son enfance lui apparut, comme on dit, en cheveux.

Le roi des Belges était à Paris. Il manifesta ou on lui fit manifester le désir d'écouter le *Voile*. Léopold II ne pouvait disposer que d'une soirée et l'affiche de la Comédie, qu'on ne change pas, portait l'annonce des *Faux Bonshommes*. Je pris le parti d'ajouter le *Voile* à la représentation et le roi dut écouter la pièce de Théodore Barrière avant d'entendre les vers de Rodenbach. Il avait été convenu qu'à l'issue de la représentation j'aurais l'honneur de présenter au souverain l'auteur, enfant de Tournai. Rodenbach attendait, très correct comme toujours et un peu ému le baisser du rideau. Le *Voile* achevé, il entra dans l'avant-scène où le roi Léopold avait passé la soirée et celui-ci, fort aimable, souriant au poète qui saluait, lui dit

- Je remercie la Comédie-Française d'avoir accueilli l'œuvre d'un de mes compatriotes et je félicite mon compatriote d'avoir été applaudi à la Comédie-Française

Et cela avec une infinie bonne grâce.

Georges Rodenbach souriait à son tour, ne répondait pas.

Je voulais rompre un peu ce silence qui se prolongeait et je louai l'œuvre écoutée, disant combien elle nous rendait l'atmosphère même, la tonalité, la mélancolie, le charme un peu morbide et comme spongieux de cette Bruges que le poète avait si bien nommée Bruges la Morte.

- Oui, oui, répondit alors vivement le souverain préoccupé de la vitalité de son royaume, oui, c'est le moyen âge pur. Nous allons ouvrir des voies nouvelles, construire, vivifier, nous allons rajeunir tout cela !

Et le bruit des marteaux futurs, le halètement des machines des gares à venir semblaient retentir aux oreilles du pauvre Rodenbach, épris de silence et qui écoutait ces paroles inattendues vivifier les cadavres, rajeunir la vieille Bruges !

Il en restait là, debout, stupéfait, intérieurement consterné. On me dit que la prédiction s'est accomplie et que Bruges est rajeunie, comme on a rajeuni Rome par endroits, comme on veut rajeunir Florence !

Si le délicat poète ne laissait pas après lui des êtres chers, maintenant consternés et les yeux en larmes, comme il eût, avant l'écroulement de bien des rêves, eu raison de s'exiler au pays du « silence et des songes sans réveil » !

Tout est dit et voici donc l'année achevée. Le poète qui tombe à quarante-trois ans rejoint ces grands vieillards emportés par 1898 comme de vivantes pages d'histoire : Gladstone, Bismarck. [...]

JULES CLARETIE